

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



# POÉSIE.

## SI JE NE T'AVAIS PAS !

(Pour l'Album.)

Si je ne t'avais pas pour porter ma prière  
 Au pied de l'Eternel ;  
 Pour m'apporter les dons de notre commun père,  
 Qui règne dans le ciel ;

Pour garder qu'en mon cœur les rayons de sa grâce  
 Ne perdent leur blancheur,  
 Pour faire à son amour une constante place  
 Dans ce fragile cœur ;

Si je ne t'avais pas pour enter dans mon âme  
 La crainte du Seigneur,  
 Et la mettre à couvert de la malice infâme,  
 Des filets du chasseur ;

Si je ne t'avais pas pour déployer ton aile  
 Sur moi dans mon sommeil ;  
 Pour porter mes regards vers la vie éternelle,  
 Bon Ange, à mon réveil ;

Pour dilater en moi par ton souffle angélique,  
 Esprit mystérieux,  
 Les pensers immortels, ce parfum vivifique  
 Qui découle des cieus ;

Pour attirer sur moi la paternelle clémence,  
 Les suaves pardons  
 D'un Dieu que chaque jour j'oublie et que j'offense,  
 Avec ses propres dons !

Si je ne t'avais pas pour m'indiquer la voie  
 Qui mène au vrai bonheur,  
 Non pas à cette vaine et séduisante joie  
 D'un monde corrupteur !

O bien aimé Gardien, Ami le plus sincère,  
 Toi, toi qui de mes pas  
 Ecarte le danger, ô divin tuteur,  
 Si je ne t'avais pas !.....

.....  
 Mais un Dieu bon le veut, sous ta puissante égide  
 Doivent couler mes jours ;  
 Près de moi, fraternel et secourable guide,  
 Il veut te voir toujours.

O veille donc sur moi, moi misère et faiblesse,  
 Je me confie à toi,  
 Et si parfois j'oublie, Ange saint, ta tendresse  
 Et tous tes soins pour moi,

Ah ! si je les oublie, oh ! pardonne, pardonne.....  
 —D'Eve je suis l'enfant—  
 Et puis rappelle-moi ce que mon Dieu m'ordonne  
 Et ce qu'il me défend.

O bien aimé Gardien, Ami le plus sincère,  
 Toi, toi qui de mes pas  
 Ecarte le danger, ô divin tuteur,  
 Si je ne t'avais pas !.....

LISE DU ST. LAURENT.

## MON VALENTIN.

(Traduit de l'Anglais pour "l'Album," par Joséphine C.....)

(Suite et Fin.)

Je fus bien malade pendant plusieurs semaines. Les médecins m'ordonnèrent l'air de la mer ; mais le mois d'Août était déjà avancé, quand je fus en état de me lever.

Le mariage de Sybil, devant avoir lieu dans le courant de Septembre, il lui était tout-à-fait impossible de m'accompagner à Hastings, où je devais me rendre ; il fallait donc partir seule, mais son amie Lady Daynton possédant une villa splendide dans cette ville, si célèbre, par ses bains de mer, il fut décidé que ce serait chez elle que je séjournerais.

Combien j'aurais voulu, avant de partir, demander à ma sœur son valentin ! mais je ne le pouvais pas, elle aurait soupçonné le secret que j'avais si soigneusement caché à tous les regards ; secret que j'étais presque parvenue à me dissimuler à moi-même. Monsieur Lyndon était à la maison le matin de mon départ. Je ne l'avais vu qu'une fois et seulement quelques minutes, depuis ma convalescence. Il vint avec mon père jusqu'à la voiture pour me dire encore une fois Adieu, et au moment où les chevaux partirent, il me remit un superbe bouquet. Je le rejetai vivement, en versant des larmes brulantes, quand au milieu de ces fleurs, j'aperçus un camélias blanc.

Changement d'air et de lieu me rendit bientôt à la santé. Je sentis bien que je ne pouvais plus être jeune comme autrefois, mais mes joues redevinrent roses, et mes yeux retrouvèrent leur éclat. Je commençai alors à comprendre qu'il m'était encore réservé quelque bonheur, quoique le seul que mon cœur eût envié, ne dut jamais m'appartenir. Je me déterminai d'être le soutien de mon bien-aimé père et de faire la joie et la consolation de ses vieux jours.

Jamais nocce ne devait être plus brillante que celle de Sybil. Le lendemain devait être le beau jour. Nos amis, ainsi que ceux d'Adolphe étaient tous arrivés. Les parents étaient venus de Paris, et sa sœur Madeline de Naples. Sybil avait invité pour filles d'honneur les trois jeunes demoiselles qui se trouvaient avec nous à l'époque mémorable de la St. Valentin. Paul Lyndon y était aussi, et faisait partie d'un joyeux groupe, assis autour d'une table, occupé à faire de ces jolies cocardes blanches que l'on nomme *faveurs*.

« Ceci me rappelle le jour de la St. Valentin, » dit Lillian Fane.

« De quelle manière ? » demanda monsieur Lyndon avec un sourire.

« Oh je me souviens, que ce matin-là, nous ne parlions que d'amour, et c'est encore de même aujourd'hui, » répondit Lillian.

« Je ne sais pas la justesse de la comparaison, » répliqua Paul ; « je ne puis donc y répondre. »

« Sybil, » continua Lillian, sans faire attention à son observation, « t'ai-je dit que j'avais trouvé qui m'avait envoyé mon valentin ? »

« Je ne le crois pas, » répondit Sybil.

« Eh ! bien, je te conterai tout cela dans un autre temps, » reprit Lillian, « n'as-tu jamais deviné de qui était le tien ? »

Sybil rougit en regardant Paul ; il me parut nullement faire attention à ce qui se disait.

« L'as-tu su ? » demanda de nouveau Lillian, « rougir n'est pas répondre. »

« Je crois que oui, » répliqua-t-elle, « mais je ne m'en suis point occupée ; et à dire vrai, je l'avais complètement oublié. »

Paul paraissait toujours ne rien entendre.

« Que Sybil est méchante, » pensais-je ; « elle sait bien pourtant la vive tendresse qu'il a pour elle, et le chagrin qu'elle a dû lui causer, pourquoi parle-t-elle ainsi devant lui ? »

« Les valentins m'intéressent toujours, » dit Clara Bell ; « voyons Mabel, » ajouta-t-elle en se tournant vers moi, « ce jour-là, nous en avons toutes eu excepté toi. »

« Oui, » répondis-je tristement, « et je n'en ai jamais reçu. »

« Vous n'en avez jamais reçu ? » demanda brusquement monsieur Lyndon.

« Non, jamais, et à présent je n'en recevrai certainement pas. »

Je le regardais en parlant ; de vives couleurs illuminèrent sa figure, et son œil lança un éclair. Il n'ajouta plus rien, mais quand les *faveurs* furent terminées, il s'approcha, et me dit à demi-voix :

« Mabel, voulez-vous venir avec moi dans la serre ? j'ai promis à monsieur Dean de choisir les fleurs pour la table, et je voudrais avoir votre avis. »

Je le suivis, étant bien loin de me douter de ce qui allait arriver ; nous nous arrêtàmes près d'un rosier et il commença à faire choix des plus petits boutons.

« Mabel, » me dit-il enfin, « n'avez-vous pas reçu un valentin le quatorze de février dernier ? »

« Non, ni ce jour-là, ni dans aucun temps. »

« C'est étrange, car j'en avais mis un à la poste pour vous. Et par tout ce que j'avais dit précédemment à ce sujet, n'en attendiez-vous pas ? »

Cette question était si inattendue, que je ne pus répondre.

« Je vous en ai envoyé un, Mabel, » continua-t-il, « dans lequel, après vous avoir fait l'aveu de mon amour, je vous demandais d'être à moi. Je vous

suppliais, si vous pouviez un jour répondre à mes

« sentiments, de porter ce soir-là ma fleur chérie. « je n'oublierai jamais ma tristesse et mon amer désappointement quand, vous rejoignant au théâtre, je m'aperçus qu'elle n'ornait pas vos cheveux, »

« Mais, « repris-je, » vous oubliez, Monsieur Lyndon, que je n'ai jamais reçu votre message. « Comment aurais-je pu y répondre ? »

« Quand je vous ai demandé si la fleur serait jamais portée, vous m'avez répondu ; non, jamais. « Comment cela se fait-il ? » Ne savez-vous donc pas qui a reçu ce valentin ? »

« Non, je suppose qu'il a été perdu. »

« C'est Sybil qu'il l'a eu. Elle a cru qu'il lui appartenait. »

« Mon père le lui avait remis lui-même. »

« A Sybil ? C'est impossible, elle ne m'en a jamais parlé. »

« Savait-elle de qui il venait ? »

« Oui, elle a reconnu l'écriture. »

« Et elle a pu croire que je lui faisais une déclaration ? »

« Non, je dois lui rendre cette justice ; ce n'était, disait-elle, qu'une galanterie de votre part, et elle n'y pensait plus. »

« Et vous, Mabel, qu'avez-vous pensé de moi ! mais je ne puis comprendre pourquoi votre père l'a donné à Sybil. »

« Il était adressé à mademoiselle Dean, et non à moi ; je ne suis seulement que mademoiselle Mabel. »

« Je croyais que vous étiez l'aînée. »

« Non, je suis un an plus jeune que Sybil, quoi que je paraisse plus âgée qu'elle. »

« Mabel, demanda-t-il, en prenant mes deux mains dans les siennes. « Si vous eussiez reçu ce valentin, auriez-vous porté ma fleur favorite ? »

Mes yeux se baissèrent sous ce regard doux et tendre, et au même instant, j'étais dans ses bras, et il me pressait sur son cœur—ce cœur qui depuis a toujours été mon asile le plus cher.

« Venez avec moi, » me dit enfin Paul ; « allons réclamer notre propriété perdue, Sybil, » fit-il en arrivant auprès de ma sœur, qui me regardait toute

surprise de l'expression inaccoutumée de ma figure, « J'ai une confession et une demande à vous faire. »

« Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur Lyndon ? »

« Il y a quelques mois, j'avais envoyé un valentin à votre sœur Mabel ; par erreur il nous a été donné. Voulez-vous me pardonner mon indécatesse apparente, et remettre à ma bien-aimée ce qui lui appartient ? « Si je le veux ? » exclama Sybil, « Oh ! oui, avec le plus grand plaisir. Mais, Monsieur Lyndon, comme vous devez me trouver légère et présomptueuse. Je n'ai jamais pensé que le valentin fut pour une autre que moi. »

« La faute n'en était qu'à moi, » répondit Paul. « J'étais accoutumé depuis si longtemps à appeler Mabel Mademoiselle Dean, que j'avais tout-à-fait oublié qu'une autre put réclamer ce titre. »

« Ma petite sœur, » dit Sybil en m'embrassant avec tendresse. « Combien cette méprise a failli obscurcir et briser ton avenir ! »

« J'étais devenu si misérable, » nous dit Paul, « de ce que je croyais un refus, que j'avais l'intention de m'expatrier. »

« Je suis si heureuse que tout enfin soit éclairci, » s'écria Sybil. « Comme papa va être content ! car plus que mon pauvre Adolphe, vous serez son bras droit. Je ne pensais pas que mon bonheur put s'accroître ; mais tout ceci le double et au-delà. « Bien, Mabel, je vais aller chercher ce qui depuis longtemps devait être en ta possession. »

Et le beau valentin avec son anneau et ses fleurs d'oranger me fut enfin remis.

Je ne puis décrire la satisfaction et la joie de mon bien-aimé père. Les fêtes du mariage de Sybil se passèrent rapidement, et Madame la Marquise de Liancourt est aujourd'hui l'une des femmes les plus distinguées et les plus élégantes de la société parisienne. Paul est toujours le fils favori. Je ne crois pas que mon père ait plus d'affection pour ses propres enfants qu'il n'en a pour lui.

Chaque année s'accroît mon bonheur et mon amour pour mon noble époux, et je remercie le ciel qui après tout m'a fait retrouver mon valentin.

FIN.

## LE BONHEUR NE DURE PAS TOUJOURS.

ESQUISSE CANADIENNE.

(Pour l'Album de la Minerve.)

### I.

Il y a quelques années, je reçus la visite d'un de mes amis qui maintenant réside aux États-Unis.

Mon ami avait, et a encore, (s'il n'a pas changé) la prétention d'être, tout-à-la-fois, homme de lettres et homme d'esprit, et par-dessus le marché il se vante affreusement. Je crois qu'il aimerait bien à voir son nom dans les journaux, et c'est ce que je ferai aujourd'hui si je ne craignais de blesser sa modestie.

Vers le milieu de la veillée il tira gravement son

cahier de notes, de sa poche et me lut l'histoire que je vais vous raconter, sans toutefois ajouter une grande foi à la véracité du préambule.

### II.

« L'été dernier, me dit-il, j'étais allé passer quelques jours, chez un de mes oncles, qui réside dans le faubourg de Kamouraska.

Une après-midi, par un soleil brûlant, j'usai de toute la galanterie dont je suis susceptible ??? et j'offris le bras à ma petite cousine A....., pour aller

ensemble faire une promenade sur la côte à *Paincourt*.

C'est une jolie fille que ma cousine, yeux noirs, petit nez, joues roses, bouche charmante, taille gracieuse, pieds mignons, et grandeur moyenne, en un mot tournée de manière à plaire aux plus difficiles. Aussi faut-il dire, que je n'étais pas maître de moi, je trébuchais à chaque pas et les émotions me faisaient battre le cœur à se rompre dans ma poitrine.

Les villageois nous regardaient passer d'un air curieux ; les plus jeunes semblaient envier *notre bonheur*. D'une main, je faisais tourner ma canne, et de l'autre, je pressais le bras de mon aimable parente. Son cœur m'a-t-il compris dans ce langage muet ? C'est ce qu'elle ne m'a pas encore dit.

### III.

Nous ne tardâmes pas à entrer en conversation, elle avait beaucoup lu et moi j'avais beaucoup vu, la promenade fut des plus agréables. Peu-à-peu, mot par mot, nous tombâmes sur le terrain des aventures merveilleuses. Ma cousine était très-enthousiaste, elle commença à me raconter une histoire, le début promettait beaucoup, c'était je crois du domaine des revenants, mais la fin, grand Dieu ! quelle fin !! c'était plus que beau, c'était comique et poétique..... elle ne s'en souvenait plus.

Je riaï dans mes barbes, mais la maligne enfant, blessée dans son amour-propre, se promit bien de prendre sa revanche une autre fois. En attendant nous rentrâmes à la maison, et nous priâmes mon oncle de nous conter une histoire, dans le genre qui lui plairait le mieux, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde.

Ça c'est un *homme*, que ce cher oncle, *ça en a* de l'éloquence, c'est *sublime*, c'est *entraînant*, c'est *pathétique* ; mais une bien plus grande qualité qu'il a, c'est de donner à l'auditoire le temps de prendre son cahier de notes, et de transcrire au fur et à mesure qu'il dit.

Après avoir craché, éternué, et s'être mouché pendant environ dix minutes le bonhomme, prenant la meilleure position du monde, commença ainsi sur le *supremo* avec un grand mouvement oratoire.

Tant qu'à moi, ajouta mon ami, je tournai le plus poliment possible le dos à ma cousine, pour prévenir les distractions, et prenant mon cahier de notes j'écrivis mot pour mot. »

### IV.

« Il y a environ un siècle, vivait non loin d'ici un pêcheur qui s'appelait *Jean Rodillard*.

De bonne heure il avait épousé *Marceline*, fille unique du père Abraham Lauson.

Tous deux s'aimaient de cet amour tendre et pur, qui seul naît au milieu des champs.

Pendant leurs rares heures de repos, ils se rendaient sous le bocage voisin, et là s'abandonnant tout entier au charme de la nature et à la beauté du site, ils s'étendaient en actions de grâces, et en louanges sur la bonté du Divin Créateur. Il était beau de les voir, ces deux heureux de la campagne, assis sur le vert gazon et s'appuyant l'un sur l'autre, tandis qu'un rouge-gorg, perché sur un rosier, faisait entendre des sons graves et modulés.

Souvent *Marceline* de sa voix la plus pure, glorifiait le Seigneur dans ses œuvres, alors sa belle voix répétée au loin par l'écho de la vallée, redisait ce cantique champêtre :

Fleurs, l'honneur de nos rivages,  
Du Très-Haut riches ouvrages,  
Douce et vives images  
Des rayons de sa splendeur ;  
Unissez-vous vos hommages  
Pour les rendre à votre auteur.

C'est lui qui vous fit éclore ;  
Il vous ouvre, il vous colore,  
Il vous pare, il vous décore ;  
Il parfume vos couleurs ;  
.....Et par lui l'aurore  
Vous arrose de ses pleurs.

Du jour la beauté naissante,  
L'heureux sein qui vous enfante  
L'eau féconde qui serpente  
Pour étendre vos bourgeons,  
Tout vous dit et vous présente  
Ses merveilles et ses dons.

Mais si son œuvre est si belle,  
Qu'est donc sa gloire immortelle ?  
Que fut la vôtre auprès d'elle ?  
Votre éclat auprès du sien ?  
Rien, rien.

Jean saisi d'une juste admiration couvrait son épouse de ses baisers.

« Mon Dieu ! mon Dieu !!, s'écriait-il, conservez-moi-la bien longtemps. »

### V.

Plus tard le ciel leur envoya un fils qui fut appelé Louis du nom de son grand père.

*Marceline* en mère chrétienne éleva son fils dans les préceptes de la foi catholique, et dès qu'il commença à bégayer, elle lui fit prononcer les noms de Jésus et de Marie, et lui montra à former le signe de la croix.

Les deux époux vivaient heureux, aucun nuage n'obscurcissait leur ciel conjugal ; la pensée ne leur était même jamais venue qu'un jour, un revers de fortune, la mort, un accident pourraient leur apporter des chagrins sans fin.

Trois ans s'étaient écoulés dans cette heureuse insouciance de l'avenir lorsqu'un accident vint altérer leur bonheur.

### VI.

Un soir avant le coucher du soleil, l'heureuse mère se rendit selon son habitude sur le bord de la grève pour attendre le retour de son mari. Elle s'assied sur une pierre et elle interroge la mer d'un œil inquiet.

Pendant ce temps le petit Louis avait ôté ses sabots, et les plaçant dans un réservoir d'eau, de ses petites mains roses il agite l'eau, les souliers s'entrechoquent et menacent de s'enfoncer.

« Vois, maman, dit l'enfant, comme la mer est grosse ; je vais faire un naufrage. » En effet, à l'instant même, aux cris redoublés de l'enfant, un des sabots disparut dans l'eau.

A cette vue la pauvre mère ne put retenir un cri, et deux larmes roulèrent sur ses joues vermeilles, elle pensa qu'une lame un peu plus forte, une rafale

pouvait aussi bien que le petit sabot, engloutir le frère esquif qui portait une partie de son bonheur.

L'enfant sembla deviner la cause de son chagrin. Abandonnant ses jeux innocents, il vint la trouver, puis lui passant son bras mignon autour du cou....

—Qu'as-tu donc à pleurer bonne maman ? dit-il.

—Rien, rien, répondit la mère en essuyant ses larmes.

—Mais tu ne pleures pas pour rien. Tu m'as toujours dit que ce n'était pas beau ! Est-ce donc que tu as froid ?

—Non, mon ange, je n'ai pas froid, mais ton père, lui, doit avoir bien froid, et il n'est pas encore arrivée.

As-tu donc peur que la chaloupe de papa chavire comme mon soulier l'a fait ? si c'est cela tu n'as rien à craindre, la mer est calme, il n'y a personne pour la remuer, d'ailleurs papa est sous la protection

de la Bonne Vierge, et son chien zénor est avec lui.

—Oui, mon Louis ! tu l'as dit, ton père reviendra, prions bien la Ste. Vierge ; elle n'abandonne pas ceux qu'elle aime.

—Mais qui me bercera ce soir sur ses genoux, reprit-il, et me chantera de jolies chansons si papa n'y est point.

—Je le remplacerai. Fasse le ciel, que ce ne soit au moins que pour ce soir, ajouta-t-elle en étouffant un sanglot.

Déjà de gros nuages obscurcissaient le ciel, la mer agitée par le vent allait se briser avec fracas sur la falaise voisine. Le terrible pressentiment s'accroissait dans son cœur d'épouse, et prenant le petit Louis par la main elle reprit désolée le sentier de la cabane.

ERNEST DU TRÉHOUX.

(A CONTINUER.)

## UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

### VII.

Le soleil déjà s'élevait à peine au-dessus de l'horizon : depuis le solstice de juin, les spirales qu'il avait décrites s'étaient de plus en plus abaissées, et bientôt il devait disparaître tout à fait.

L'équipage se hâta de faire ses préparatifs : Penellan en fut le grand ordonnateur. La glace se fit bientôt épaissir autour du navire : il était à craindre alors que la pression de ces plaines fût dangereuse ; Penellan attendit que, par suite du va-et-vient des glaçons flottants et de leur adhérence, elle eût atteint une vingtaine de pieds d'épaisseur ; elle dépassait alors la quille du bâtiment ; il fit tailler cette glace en biseau autour de la coque, si bien qu'elle se rejoignit sous le navire, dont elle prit la forme, et qui se trouva enclavé dans un lit. Il n'eut plus à craindre dès lors la pression ; car la glace, se touchant sous le navire, ne pouvait plus faire un mouvement.

Les marins élevèrent ensuite le long des précédentes, et jusqu'à la hauteur des bastingages, une muraille de neige de cinq à six pieds d'épaisseur, qui ne tarda pas à se durcir comme un roc ; cette glace, étant mauvais conducteur, ne permettait pas à la chaleur intérieure de rayonner au dehors ; c'était donc un avantage pour conserver l'atmosphère moins froide du bâtiment, qui fut complètement enseveli de cette façon. Une tente en toile, recouverte de peau et hermétiquement fermée, fut tendue sur toute la longueur du pont, et forma une espèce de promenoir pour l'équipage.

On construisit également à terre un magasin de neige, dans lequel on entassa les objets qui embarrassaient le navire ; les cloisons des cabines furent

démontées, de manière à ne plus former qu'une vaste chambre à l'avant comme à l'arrière. Cette pièce unique était plus facile à réchauffer, car la glace et l'humidité ne trouvaient plus autant de coins pour se blottir ; il fut également plus aisé de l'aérer convenablement, au moyen de manches en toile qui s'ouvraient au dehors.

Chacun déploya une grande activité dans ces divers préparatifs, et, vers le 25 septembre, ils furent entièrement terminés. André Vasling ne s'était pas montré le moins habile dans ces divers aménagements ; il déploya surtout un empressement trop remarquable à s'occuper spécialement de la jeune fille, et si celle-ci, toute à la pensée de son pauvre Louis, ne s'en aperçut pas, Jean Cornbutte comprit bientôt ce qui en était. Il en causa avec Penellan ; il se rappela plusieurs circonstances qui l'éclairèrent tout à fait sur les intentions de son second : Vasling aimait Marie, et comptait la demander à son oncle dès qu'il ne serait plus permis de douter de la mort des naufragés ; on s'en retournerait alors à Dunkerque, et Vasling s'accommoderait très-bien d'épouser une fille jolie et riche, car elle devenait l'unique héritière de Jean Cornbutte.

Seulement, dans son impatience, André avait souvent manqué d'habileté ; il avait plusieurs fois déclaré les recherches inutiles, et souvent un indice nouveau venait lui donner un démenti, que Penellan prenait du plaisir à faire ressortir ; aussi le second détestait-il cordialement le vieux timonier, qui le lui rendait avec du retour. Ce dernier ne craignait qu'une chose, c'était que le second ne parvint à jeter quelque germe de dissension dans l'équipage ; aussi engagea-t-il Jean Cornbutte à répondre évasivement à Vasling à la première occasion.

Lorsque les préparatifs d'hivernage furent terminés, le capitaine prit diverses mesures propres à conserver la santé de l'équipage ; tous les matins, il eut ordre d'aérer les logements et d'essuyer soigneusement les parois intérieures, pour les débarrasser de l'humidité de la nuit ; les hommes reçurent, matin et soir, du thé ou du café brûlant, ce qui est un des meilleurs cordiaux à employer contre le froid ; puis l'équipage fut divisé en quart de chasseurs, pour obtenir une nourriture fraîche.

Chacun dut prendre aussi, tous les jours, un exercice salutaire, et ne pas s'exposer sans mouvement à la température ; car, par des froids de 30 degrés au-dessous de zéro, il pouvait arriver que quelque partie du corps se gelât subitement ; il fallait, dans ce cas, avoir recours aux frictions avec de la neige, qui parvenaient à sauver la partie malade.

Penellan recommanda fortement aussi l'usage des ablutions froides, chaque matin. Il fallait un certain courage pour se plonger les mains et la figure dans la neige, que l'on faisait dégeler à l'intérieur ; Penellan donna bravement l'exemple, et Marie ne fut pas la dernière à l'imiter.

Cornbutte n'oublia pas non plus les lectures et les prières ; car il s'agissait de ne pas laisser dans le cœur place au désespoir ou à l'ennui : rien n'est plus dangereux que cette terrible maladie dans ces latitudes désolées.

Le ciel, toujours sombre, remplissait l'âme de tristesse ; une neige épaisse, fouettée par des vents violents, ajoutait à l'horreur accoutumée. Le soleil allait disparaître bientôt. Si les nuages n'eussent pas été amoncelés sur la tête des navigateurs, ils auraient pu jouir de la lumière de la lune, qui devenait véritablement leur soleil pendant la longue nuit des pôles ; mais, avec ces vents d'ouest, ils étaient submergés sans cesse par une neige abondante ; chaque matin, il fallait déblayer les abords du navire, et tailler de nouveau dans la glace un escalier qui permit de descendre du pont sur la plaine. On y réussissait facilement avec les couteaux à neige : une fois les marches découpées, on jetait un peu d'eau à leur surface, et elles se durcissaient immédiatement.

Penellan fit aussi creuser un trou dans la glace, non loin du navire ; tous les jours on brisait la nouvelle croûte qui se formait à sa partie supérieure : on obtenait ainsi une sorte de puits : l'eau que l'on y puisait à une certaine profondeur était moins froide qu'à la surface.

Toutes ces mesures durèrent environ trois semaines. Il fut alors question de pousser les recherches plus avant. Le navire était emprisonné ici pour six ou sept mois, le prochain dégel pouvait seul lui ouvrir une nouvelle route à travers les glaces ; on dut donc profiter de cette immobilité forcée pour diriger des explorations dans le nord.

### VIII.

Le 9 octobre, Jean Cornbutte tint conseil pour dresser le plan de ses opérations ; et, afin que la solidarité augmentât le zèle et le courage de chacun, il y admit tout l'équipage. La carte en main, il exposa nettement la situation présente. La côte orientale du Groënland s'avance perpendiculairement vers le nord ; les découvertes des navigateurs ont donné la limite exacte de ces parages : dans cet

espace de cinq cents lieues, qui sépare le Groënland du Spitzberg, aucune terre n'avait encore été reconnue ; une île seule, l'île Shannon, se trouvait à une quarantaine de lieues dans le nord de la baie d'Hankès, où al *Jeune-Hardie* allait hiverner.

Si donc le navire norvégien, le *Westfield*, suivant les probabilités, a été entraîné dans cette direction, en supposant qu'il n'ait pu atteindre l'île Shannon, c'est là que les naufragés auront dû chercher asile pour l'hiver.

Cet avis prévalut, malgré l'opposition de Vasling, et il fut décidé que l'on dirigerait les explorations du côté de l'île Shannon.

Les dispositions furent immédiatement commencées. On s'était procuré, sur la côte de Norwège, un traîneau fait à la manière des Esquimaux, construit en planches recourbées à l'avant et à l'arrière, et qui fut apte à glisser sur la neige et sur la glace ; il avait douze pieds de long sur quatre de large, et pouvait, en conséquence, porter des provisions pour plusieurs semaines au besoin. Fidèle Misonne l'eut bientôt mis en état, et y travailla dans le magasin de neige, où tous ses outils avaient été transportés. Pour la première fois, on établit un poêle à charbon de terre dans ce magasin, car toute occupation y eût été impossible sans cela ; le tuyau du poêle sortait par un des murs latéraux, au moyen d'un trou percé dans la neige ; mais il résultait un grave inconvénient de cette disposition ; la chaleur du tuyau faisait fondre peu à peu la neige à l'endroit où il était en contact avec elle, et l'ouverture s'agrandissait sensiblement. Cornbutte imagina d'entourer cette portion du tuyau d'une toile métallique, dont la propriété est d'empêcher la chaleur de passer ; ce qui réussit complètement.

Pendant que Misonne travaillait au traîneau, Penellan, aidé de Marie, préparait les vêtements de rechange pour la route ; les bottes de peau de phoque se trouvèrent heureusement en grand nombre. Cornbutte et Vasling s'occupèrent des provisions ; ils choisirent un petit baril d'esprit-de-vin, destiné à chauffer un réchaud portatif ; des quantités de thé et de café furent prises en valeur suffisante ; une petite caisse de biscuits, deux cents livres de pemmican et quelques gourdes d'eau-de-vie complétèrent la partie alimentaire. La chasse devait fournir chaque jour des provisions fraîches : une certaine quantité de poudre fut divisée dans plusieurs sacs. La boussole, le sextant et la longue-vue furent mis à l'abri de tout choc.

Le 11 octobre, le soleil ne reparut pas au-dessus de l'horizon, et la réfraction n'envoya désormais aucune lumière sur ces contrées désolées. On fut obligé d'avoir une lampe continuellement allumée dans le logement de l'équipage. Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait commencer les explorations ; et voici pourquoi :

(A Continuer.)



## LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

Comme nos lecteurs sont bien en droit de le penser, cette réflexion l'amena à ne point trouver un instant de repos pendant la nuit qui suivit cette soirée ; il n'avait fait que d'entendre cinq ou six paroles parvenues à peine jusqu'à lui, et son imagination avait revêtu ces paroles de la plus délicieuse harmonie qu'on puisse donner à la voix. — Plusieurs jours se passèrent sans qu'il lui fût possible de revoir la personne dont il rêvait incessamment. Enfin un soir, il lui sembla que la fenêtre s'entr'ouvrait avec précaution, puis une tête blonde se pencha en silence, puis deux mains qui lui parurent blanches et petites écartèrent légèrement le feuillage. Le musicien, de son côté, écarta aussi le feuillage, afin de contempler un instant celle qui songeait à lui ; mais la crainte qu'elle ne le surprit l'emporta sur tout le reste, et une demi-heure s'écoula ainsi. Au bout de ce temps, il se décida à quitter son banc et à remonter chez lui ; mais une fois chez lui, il se souvint du plaisir que la jeune fille inconnue avait paru éprouver en l'entendant jouer du violon, et il redescendit bientôt, le cœur tout ému et les genoux tremblants.

Un mois après ces choses, Raphaël se présenta chez le baron de Wiedland, et sollicita de lui un entretien secret ; le baron le reçut avec une exquise politesse, et lui demanda à quel heureux hasard il devait attribuer l'honneur de sa visite. Raphaël éprouva malgré lui un frisson involontaire, et se repentit de la hardiesse de sa démarche. Le salon où il se trouvait était richement décoré, le luxe se trahissait partout ; puis des portraits de famille peints par les premiers maîtres allemands tapissaient la muraille ; l'un était représenté en pied, bardé de fer, et portant aux pieds l'éperon de chevalier ; un autre était recouvert de l'hermine de président ; un autre encore en habit de cour ; enfin tout cela exhalait une odeur de noblesse qui devait assurément intimider un pauvre artiste comme Raphaël ; à peine s'il osait lever les yeux, son cœur battait, il sentait ses genoux faiblir.

En ce moment on ouvrit la porte du salon.

— Ah ! pardon ! dit une voix qu'il reconnut à l'instant.

La porte se referma aussitôt, la jeune fille venait de disparaître, et Raphaël se tenait debout devant le baron qui commençait à le regarder avec étonnement.

— Voulez-vous vous asseoir ? reprit bientôt le baron en approchant un siège. — Et à présent, continua-t-il, je vous écoute, mon ami.

Cette parole bienveillante prononcée froidement blessa le jeune homme. — Ce mot dans la bouche d'un noble lui semblait une insulte ; cependant il s'efforça de n'en point paraître blessé, et s'asseyant près du baron :

— Monsieur le baron, lui dit-il, avant que je vous

apprenne les motifs qui m'amènent ici, il est juste que vous sachiez au moins qui je suis : — vous voyez devant vous un pauvre artiste qui jusqu'à présent a fait de son art une religion, et l'a cultivé saintement. — Je n'habite cette ville que depuis quelques années, et la réputation est venue, à mon insu, m'y trouver ; je me nomme Raphaël.

— J'ai entendu parler de vous, répondit le baron.

— Il y a un an encore, reprit le jeune homme d'une voix doucement émue, que je ne me doutais point que je dusse me présenter jamais devant vous ; mais qui peut répondre de l'avenir ? Il y a un an, monsieur le baron, je n'avais qu'une seule idée, qu'un seul désir, celui de me créer un grand nom, et de vivre paisiblement, comme le doit tout artiste, au milieu de la retraite que je m'étais choisie. — Mais tous ces beaux rêves ne devaient point se réaliser ; tout mon avenir de renommée devait se détruire, à moins pourtant que vous ne soyez assez généreux pour me tendre la main et me dire : Deviens grand !

Le baron ouvrait de grands yeux et cherchait à comprendre.

— C'est qu'autrefois, continua Raphaël, je n'avais qu'une seule passion, celle de mon art, tandis qu'aujourd'hui j'en ai deux ; — et la première, je le sens, j'éteindra si je suis obligé de détruire l'autre.

— Expliquez-vous plus clairement, dit le baron.

— En effet, vous ne me comprenez pas, et vous ne devez point me comprendre ; — mais comment vous expliquerais-je ce qu'il faut que je vous apprenne ? comment oserais-je, moi qui ne suis rien, vous confesser à vous qui êtes riche, à vous qui êtes puissant, à vous qui pouvez étaler glorieusement des armoiries ? — Oh ! je suis bien malheureux, monsieur le baron, mais vous ne me repousserez point, car j'en mourrais, oh ! oui, j'en mourrais !

Il venait de prendre la main du baron de Wiedland, et il la porta à ses lèvres.

— N'ayez point peur, jeune homme.

— J'aime votre fille, murmura lentement Raphaël.

— Vous aimez ma fille ? reprit le baron stupéfait.

— Oui, et je vous en demande pardon à genoux, car un tel amour doit vous offenser, vous qui êtes noble.

Le baron se leva, et l'expression de bienveillance qui n'avait point quitté son visage depuis le commencement de cette conversation, se changea en orgueil et en dédain.

— Monsieur, dit-il, vous auriez pu vous épargner cette visite.

— Ainsi, vous ordonnez que je me retire, monsieur le baron ?

— Etes-vous riche, jeune homme ?

— Je n'ai que mon talent et l'avenir pour moi,

mais tous deux peuvent me mener loin, si vous le voulez.

— Êtes-vous noble ?

— Je suis orphelin, monsieur.

— C'est assez.

— Vous me chassez donc parce que je n'ai ni richesses, ni titres ; cependant la plus belle richesse n'est pas celle que nous laissent nos pères, mais celle que nous acquérons nous-mêmes ; la meilleure noblesse n'est pas celle que nous lèguent nos aïeux qui l'ont gagnée, mais celle que nous gagnons nous-mêmes.

— Vous m'avez entendu, reprit impérieusement le baron.

— Vous êtes riche et noble, mais pas assez encore pour qu'un autre ne puisse se dire plus riche et plus noble que vous. — Vous m'avez repoussé parce que je n'étais rien ; nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, monsieur le baron ; mais je prierai Dieu pour qu'un jour il ne vous humilie pas et ne vous rapetisse pas comme vous m'avez humilié et abaissé.

Il partit en achevant ces paroles.

Et trois mois plus tard, par une nuit sombre et orageuse, un jeune homme et une jeune fille s'enfuirent de Berlin, se marièrent après avoir demandé vainement une dernière fois la permission du baron de Wiedland à leur union, et vinrent se réfugier à Bade où ils vécurent heureux pendant quinze mois ; le jeune homme, c'était Raphaël ; la jeune fille, c'était Marguerite. — Ce fut vers ce temps que le capitaine Werther découvrit la retraite de sa sœur. Nous en sommes arrivés maintenant au point où commence ce chapitre, et nous allons parcourir avec Raphaël ce que contenait la lettre qu'il venait de recevoir.

« J'ai appris, Raphaël, qu'hier au soir tu avais été frappé au visage par un officier arrivé depuis peu en cette ville, et je suis étonné de ne point t'avoir vu aujourd'hui. Je suis un de tes plus anciens amis, nous avons étudié tous deux sur les mêmes bancs, nous avons mangé le même pain pendant dix années de notre vie, quoique nous soyons bien jeunes encore. — Plus tard j'ai eu recours à toi dans de difficiles positions ; tu t'es battu une fois pour moi en mon absence, et deux fois tu m'as servi de témoin ; j'avais, après tout cela, le droit de penser que tu userais de moi à l'occasion comme j'ai fait de toi si souvent. Quoi qu'il en arrive, donne-moi de tes nouvelles le plus tôt possible. »

DANIEL MOOR.

Raphaël, après avoir lu cette lettre, demeura quelques minutes comme atterré ; il la parcourut encore des yeux comme s'il croyait avoir fait un songe, mais toujours son fatal contenu était là, sous son regard, et l'épouvantait.

— Et moi, murmura-t-il après un instant de silence, et moi qui pensais ne pas avoir été reconnu ! Et qui avais caché mon visage devant mes mains afin que personne ne pût s'arrêter devant moi et me dire : L'on t'a souffleté, Raphaël ! — Souffleté, reprit-il avec rage, souffleté, moi ! et je n'en suis pas mort sur le champ, devant tous, devant lui, de honte ou dans un transport de colère !

Il abassa lentement et avec résignation sa main droite qu'il avait levée.

— Maintenant que ma honte est publique, que je ne puis plus la dévorer en secret, continua-t-il ; maintenant que je ne puis l'étouffer, la meurtrir dans mon sein, maintenant qu'elle court la ville, qu'elle passe de bouche en bouche, et que peut être je suis déjà un objet de risée, il faudra donc que je me venge de cet homme, que je lui rende insulte pour insulte, et puis que je le tue, lui à qui j'ai tant fait de mal autrefois. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! tout cela est horrible et la mort me serait plus douce qu'une telle réparation. — Je sais bien ce que je ferai, pensa-t-il : je ne me battrais point, car je ne puis me battre contre lui. — Je vais dire à Marguerite que j'ai des motifs pour soupçonner que nous sommes découverts, et que notre bonheur et notre sûreté dépendent d'une prompte fuite. — Marguerite ne cherchera point à pénétrer les motifs qui me font agir, elle me suivra. — Quant à Daniel Moor, il me connaît incapable d'une lâcheté par une lâcheté, il me défendra contre ceux qui voudraient m'accuser.

Il prit une plume et écrivit rapidement :

« Il est vrai, Daniel, que j'ai été souffleté par un officier qui n'est point de cette ville, et il est vrai, comme tu le sais déjà peut-être, que je n'ai point exigé réparation de cet homme. Je me trouve placé au milieu de tels événements, qu'une réparation serait impossible. Je n'ai pas besoin de te parler de mon courage ; en avoir me semble une chose si naturelle, que je ne prends point *cela* pour une vertu ; en toute autre circonstance, je ne laisserais point une insulte impunie ; mais aujourd'hui je le dois, Dieu et la religion m'en font un devoir plus sacré que ne l'est l'honneur des hommes. — Tu le comprendras comme moi, lorsque je te dirai que celui qui m'a si indignement outragé est le frère de celle que j'ai choisie pour femme, et que j'ai enlevée il y a bientôt deux ans à sa famille qui l'idolâtrait. Maintenant, tu vois bien que je ne puis tuer le frère après avoir enlevé sa sœur ; cette insulte qu'on m'a faite est une expiation du mal que j'ai causé, et je courbe la tête avec résignation. »

Raphaël en était là de sa lettre, quand la vieille Clotilde entra encore ; elle s'avança lentement, et remit une seconde lettre au jeune homme.

— Qu'est-ce encore ? se dit-il intérieurement et en pâlisant.

Puis il prit des mains de sa servante la seconde lettre.

Et, sitôt qu'elle fut dehors, il ouvrit et lut :

« Hier, un capitaine de la garnison de Berlin s'est vanté en plein bal de t'avoir ignominieusement souffleté ; j'ai pris ta défense et j'ai promis de te faire rencontrer aujourd'hui même avec cet insolent. — Comme je suis certain que, si tu avais été insulté aussi gravement qu'on le prétend, tu te serais déjà battu, et comme je sais que tu ne t'es point battu, je t'attends ce soir afin que la réparation ou la rétraction soit aussi éclatante que l'a été l'offense. — N'importe à quelle heure tu sortiras, tu me trouveras à ta porte. »

« ULRICH. »

« P.S. — Dans le cas où cette lettre ne te parviendrait pas à temps, je ferais ce que tu ferais pour moi, je prendrais ta place. »

— Ainsi, pas un moyen pour éviter ce duel !

s'écria Raphaël avec désespoir ; l'on me force, l'on m'oblige, l'on me contraint à commettre un crime ! Tous les regards m'entouraient, et j'avais laissé de côté, moi, ce que tout homme se doit pour la conservation et la dignité de son honneur ! — J'avais consenti à passer aux yeux du monde pour un lâche, et tout cela afin d'épargner à ma main de verser un sang qui devait m'être sacré, et le monde ne veut pas comprendre ce qu'il y a de grandeur dans ma lâcheté apparente. Il s'obstine à m'armer la main d'une épée ou d'un pistolet, afin que je dirige cette épée ou ce pistolet sur celui que je devrais nommer depuis longtemps mon frère. Destinée, destinée fatale ! pourquoi n'est-ce pas en présence d'un autre adversaire que tu m'as jeté ? d'un côté le déshonneur public, solennel ; de l'autre un duel qui deviendra, que je tue ou que je sois tué, presque un crime.

Il posa sa tête dans ses mains avec désespoir.  
— Je ne me battraï point, reprit-il ; j'étais décidé tout à l'heure, et j'aurai le courage d'être fidèle au lourd sacrifice que je me suis imposé. Mais on me crierait partout si je ne me bats point : lâche ! lâche ! Malheur, oh ! malheur à celui qui ouvrirait la bou-

che pour me forcer à entendre de telles paroles ! malheur à lui, car il n'en prononcerait pas même la moitié ! — Moi, un lâche ! murmura-t-il en grinçant des dents ; mais qu'on arme donc ma main d'un poignard, qu'on m'amène ici dix hommes, et l'on verra s'il est vrai que je suis un lâche !

Il redressa tout à coup la tête.

— Etre insulté, frappé, continua-t-il, et ne pouvoir tuer ! — ne point le devoir, quand la rage amassée et amoncelée dans mon cœur déborde de toutes parts ! oh ! misères de ce monde, m'avez-vous assez accablé !

Il demeura longtemps plongé dans une horrible méditation ; ses joues se coloraient et pâlissaient à chaque minute, ses yeux lançaient des éclairs on s'éteignaient selon la nature de ses pensées ; enfin il croisa ses bras sur sa poitrine avec découragement.

Marguerite était auprès du berceau de sa fille lorsque Clotilde rentra.

— Elle alla sans bruit au-devant d'elle, et lui demanda si Raphaël se disposait à la rejoindre.

— Je ne pense pas qu'il tarde, répondit la vieille.

(A CONTINUER.)

## UN COUP DU SORT.

Il n'est personne qui ne connaisse quelque ouvrage ou du moins le nom d'Albert Durer, ce peintre admirable dont l'empereur Maximilien disait : « Je puis bien d'un paysan faire un noble, mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile artiste qu'Albert Durer ; donc je dois faire bien autrement cas d'Albert Durer que de tous les nobles de ma cour. »

Excepté les rares excursions champêtres, Samuel arrivait à l'atelier dès le point du jour et y demeurait jusqu'à la nuit. Alors il rentrait dans son grenier, et reproduisait sur la toile les vues qu'il avait esquissées à la campagne. Pour se procurer des pinceaux et des couleurs, il s'imposait les privations les plus rudes ; il alla même plusieurs fois, dit l'historien allemand auquel nous empruntons ces détails, il alla même jusqu'à dérober à ses camarades des vessies de couleurs et des pinceaux, tant il aimait l'art passionnément et pardessus tout.

Trois années s'écoulèrent de la sorte sans que Samuel eût révélé le moins du monde, soit à son maître, soit à ses camarades, les travaux nocturnes auxquels il se livrait. Comment parvenait-il à se nourrir ? c'est un secret entre Dieu et lui.

Un jour il tomba malade ; une fièvre violente s'empara de sa chétive personne, et durant près d'une semaine il demeura gisant sur son grabat, sans que nul vint compatir à ses souffrances. La tête en feu, et sentant qu'il allait périr, abandonné de tous, il prit une résolution désespérée ; il se leva, mit sous son bras le dernier tableau qu'il avait peint, et se dirigea vers le logis d'un brocanteur, afin de

vendre son œuvre, n'importe à quel prix. Le hasard voulut qu'il passât devant une maison où se trouvait rassemblé beaucoup de monde. Il s'approcha ; c'était une vente à l'encan d'objets d'art, rassemblés par un connaisseur durant trente années, réunis avec des peines inouïes, et suivant l'usage, dispersés sans pitié et vendus, après la mort du savant qui avait passé sa vie à en orner sa précieuse collection.

Samuel s'approcha d'un huissier priseur, et obtint de lui, non sans peine, à force d'importunités, et après bien des prières, que le tableau qu'il portait sous son bras fût mis à l'encan. L'huissier priseur en fit l'estimation à trois thalers. « Bon ! pensa Duhobret, me voilà sûr d'avoir à manger durant une semaine entière, si toutefois je trouve un acheteur. » Le tableau fit le tour du cercle et passa de main en main, tandis que la voix monotone de l'huissier répétait : « Trois thalers ! qui met à prix ? A trois thalers ! »

Personne ne répondit.

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait le pauvre Samuel, mon tableau ne sera pas vendu ! Que vais-je devenir ? »

« Et pourtant c'est mon meilleur tableau ; jamais je n'ai mieux fait : l'air passe à travers le feuillage de mes arbres, et l'on dirait que les feuilles se meuvent, frissonnent et murmurent. L'eau semble limpide : c'est la Pregnitz, belle, pure, féconde et lumineuse. Comme il y a de la vie dans les animaux qui viennent s'y désaltérer ! Et puis, au fond, quelle vue admirable ! l'abbaye de Neubourg avec

son clocher transparent comme de la dentelle, ses édifices élégants, qu'un village entoure d'une ceinture de maisons ! L'abbaye de Neubourg, dont on vient de chasser les occupants, et qui, j'en ai bien peur, sera bientôt démolie par son nouveau propriétaire ; car hélas ! que fera-t-il d'une abbaye et d'un clocher, l'honnête luthérien ?

— A vingt-cinq thalers murmura une voix faible et sèche, qui fit tressaillir de joie Samuel stupéfait.

Il se leva sur la pointe des pieds, il tâcha de voir quelle personne venait de prononcer ces paroles, trois fois bénies... O surprise ! c'était le brocanteur chez lequel Samuel se rendait, quand son bon ange lui inspira la pensée de s'arrêter proche de la vente à l'encan et d'y proposer son tableau.

— A cinquante thalers, s'écria une voix éclatante.

Samuel aurait volontiers embrassé le gros homme vêtu de noir qui disait cela.

— A cent thalers, toussa la voix grenue du brocanteur.

Elle fut immédiatement couverte par ces paroles tonnées avec éclat :

— A deux cents thalers !

— A trois cents !

— A quatre cents !

— A mille thalers !

Il se fit alors un grand silence parmi les personnes présentes qui se rangèrent autour des deux enchérisseurs rivaux, et qui, s'avancant dans le cercle, s'y trouvèrent isolés et comme deux combattants. Samuel croyait rêver et poussait des exclamations confuses.

— A deux mille thalers, dit le brocanteur avec un rire sec et forcé.

— A dix mille, répliqua le gros homme, la face empourprée de colère.

— Vingt mille. Le brocanteur, pâle, et comme enfiévré, joignit ses mains qu'agitait un mouvement convulsif.

Le gros homme, qui suait et soufflait, beugla plutôt qu'il ne dit ;

— A quarante mille thalers !

Le brocanteur hésita. Mais un regard vainqueur et insolent de son adversaire lui fit murmurer :

— A cinquante mille thalers !

Le silence devint plus profond ; car à son tour le gros homme hésitait.

Pendant ce temps-là, que devenait le pauvre Samuel ? Il s'agitait de toutes ses forces afin de s'éveiller ; car, disait-il, après un tel rêve, ma misère me paraîtra plus horrible, et ma faim plus rude.

— Eh bien ! à cent mille thalers !

— A cent vingt-cinq mille !

— L'original pour la copie ! et que le diable vous emporte, damné brocanteur !

Le brocanteur sortit dans un état à faire pitié, et le gros monsieur emportait victorieusement le tableau, lorsqu'il vit s'avancer vers lui Samuel Dubobret, bossu, boiteux et en guenilles. Le gros homme veut se débarrasser de ce qu'il croyait un mendiant, en lui jetant un peu de monnaie ; mais le bossu lui dit :

— Quand pourrai-je entrer en possession, et de mon abbaye, et de mon château, et de mes terres ? Je suis le peintre du tableau.

Et il pensait en lui-même : — Oh ! le beau rêve ! le beau rêve ! pourquoi faut-il que le moindre bruit doive me réveiller tout à l'heure !

Le gros homme, un des plus riches seigneurs de l'Allemagne, le compte de Dunkelsbach, tira de sa poche un portefeuille, en arracha une page et écrivit quelques lignes :

— Tiens, mon ami, dit-il à Samuel, voilà les ordres nécessaires pour qu'on te mette en possession de ton bien. Adieu.

Samuel vint à la fin à bout de se persuader qu'il ne rêvait pas ; il prit possession de son château, le vendit, et se proposait de devenir un honnête bourgeois, ne faisant de la peinture que pour son agrément, lorsqu'il mourut d'une indigestion.

Son tableau demeura longtemps dans le cabinet du comte de Dunkelsbach, et il se trouve maintenant en la possession du roi de Bavière.

## NOUVELLES DIVERSES.

— Mgr. l'Archevêque de Québec est parti de Rome le 18, pour le Canada, et est attendu à Québec vers le milieu de la semaine sainte.

— Il vient d'être perpétré un odieux attentat sur la personne d'un canadien-français, du nom de Latrousse. Ce dernier était venu à Ottawa et ne partit que tard dans la soirée pour retourner à sa demeure, située quelque part sur la Gatineau. A trois milles environ de Hull, il fut interpellé par un individu de taille herculéenne qui lui demanda la bourse ou la vie. Cette question posée ainsi à brulepoupoint n'intimida pas le brave Latrousse, qui, s'armant d'un des bâtons de son traîneau, se mit sur la défensive, invitant le malfaiteur à se me-

surer avec lui. Cette audace sembla déconcerter le bandit qui resta cloué à sa place. Latrousse devenu impatient et irrité, attaqua l'Hercule en lui assénant un vigoureux coup de son gourdin. Le combat s'engagea alors avec acharnement : et après quelques instants d'une lutte désespérée, le colosse se voyant maltraité fit entendre un sifflement aigu. Au même instant, Latrousse vit apparaître à quelque distance une douzaine de brigands, venant à la rescousse de leur ami. Latrousse voyant qu'il lui était impossible de s'éloigner, porta un coup terrible sur la tête de son adversaire qui alla rouler tout couvert de sang entre les pattes des chevaux épouvantés. Ce fut la vengeance de Latrousse qui fut

saisi par ces lâches vauriens, et blessé assez gravement. On lui enleva aussi la somme de \$25 qu'il avait dans une poche de son vêtement. Le malheureux fut recueilli sur le sol par Edouard Savourney et transporté à une maison voisine où l'on pansa ses blessures.

Les auteurs de ce lâche attentat méritent un châtement exemplaire, et nous espérons que la justice saura le leur infliger. — *Courrier d'Outaouais*.

**EXPLOSION D'UN.....SANGLIER.**—L'*Indépendance de l'Est* rapporte le fait suivant :

Un chasseur était en expédition dans les bois de V..... Il vit arriver sur lui un solitaire de dimensions très-respectables. Un homme ordinaire se fût replié en bon ordre ; mais, se rappelant que la mort du sanglier de Calydon immortalisa Méléagre qui le combattit corps à corps, notre chasseur lui barra résolument le chemin.

L'ajuster et lui envoyer deux balles fut l'affaire d'un instant.

La bête poussa un effroyable cri qui paralysa soudain l'humeur belliqueuse de notre héros : il jeta son fusil et grimpa sur une chêne.

Le sanglier, furieux de la rencontre, fit ferme sur l'arbre et l'homme qui était dessus, et le tint en arrêt pendant trois heures. On devine les ennuis du chasseur.

Il contemplait mélancoliquement le fusil que, dans sa frayeur, il avait jeté pour s'enfuir plus vite, lorsqu'enfin une idée lumineuse lui traversa l'esprit. Il avait encore des cartouches, et, profitant d'un moment où l'animal ennuyé, bâillait, comme s'il se fut trouvé à la représentation d'une tragédie classique, et entr'ouvrait sa large gueule, il lui insinua adroitement quelques projectiles dans l'œsophage.

Le sanglier serra ses puissantes mâchoires, et du haut de son observatoire, notre héros entendit une terrible détonation en même temps qu'il eut la satisfaction de voir la hure de son ennemi voler en éclats.

#### LE PLUS ANCIEN SPECIMEN CONNU DE L'ALPHABET.

Nos collections du Louvre vont s'enrichir d'un monument dont la conquête et l'interprétation sont dues à un jeune avocat français, M. Clermont Gan-

neau, ancien drogman de notre consulat à Jérusalem, actuellement attaché à l'ambassade de France à Constantinople. La découverte de ce monument, qui a fait époque dans la science archéologique, a été déclarée, par le président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la plus importante qui ait jamais été faite dans le champ de l'épigraphie orientale.

La fameuse stèle de Dhîban, grande inscription hébraïque remontant à l'an 896 avant notre ère, raconte tout au long la révolte, enregistrée dans le Livre des Rois de Mésa, roi de Moab, contre Ochozia et Joram, rois d'Israël. Cet texte alphabétique, dont la lecture absolument certaine ne saurait prêter à aucun des doutes qu'on peut éprouver au déchiffrement parfois aventureux des inscriptions hiéroglyphiques et cunéiformes, n'est pas seulement un document biblique unique en son genre ; il présente de plus l'immense intérêt de nous offrir le ancien spécimen connu de l'alphabet, c'est-à-dire les formes primitives des caractères mêmes dont nous nous servons aujourd'hui.

La stèle de Dhîban peut donc à bon droit occuper dans notre musée national, au double point de vue épigraphique et historique, la place d'honneur qui lui est réservée, puisqu'elle est à la fois le doyen de tous les textes alphabétiques et une page originale de la Bible, gravée sur la basalte, dans la langue même de l'Ancien Testament, quatre-vingts ans à peine après la mort de Salomon, deux cent vingt ans environ avant la fondation de Rome, neuf siècles avant Jésus-Christ.

**INDUSTRIE DES PLUMES METALLIQUES.**—Il y a environ un demi-siècle que la fabrication des plumes métalliques en acier a commencé de se répandre en Angleterre. Birmingham est actuellement le principal siège de cette industrie, et de là, le débit de cette denrée qui devait détrôner la classique plume d'oie, s'est répandu dans toutes les parties du monde.

La fabrication des plumes métalliques occupe aussi l'industrie en d'autre pays ; mais on remarque qu'en Belgique, en Allemagne et en Autriche, elle n'atteint pas à la hauteur de l'industrie anglaise, soit à cause de manque de tôle d'acier nécessaire, soit à cause de l'infériorité de la main-d'œuvre.



## 43 à 45. TOILETTES D'INTÉRIEUR.

1. *Toilette d'intérieur*, se composant d'une robe en popeline de soie vert-réséda et d'une veste en velours noir. La jupe est entourée de quatre volants dentelés, posés à plat et fixés chacun par un ruché. La tunique, bordée d'un biais en velours réséda foncé, s'entr'ouvre devant et se drape derrière en pouff. La veste, terminée par une basque fendue, encadrée d'une frange à boulots, est ouverte en cœur et se fait à manches collantes.

2. *Déshabillé*. La jupe de dessous, en cachemire gris, est brodée d'un volant tuyauté retenu en tête par un biais étroit. La robe à traîne, dont les devents et les lés de côté

forment seule pièce avec le corsage, se fait en cachemire amarante et se garnit d'un ruché de la même étoffe que la jupe de dessous. Le corsage s'entr'ouvre devant, pour laisser paraître un petit plastron carré de cachemire gris. Les manches sont ornées de revers et de ruchés en cachemire de teinte pareille au plastron. Fraise et manchettes en véritable batiste. Nœud rose amarante dans les cheveux.

3 *Toilette d'intérieur pour petite fille*. La robe et la veste flottante sont en velours brun. Un fichu Marie Antoinette en batiste blanche, entouré d'un volant froncé croise sur le devant et vient s'enlacer par derrière.



1.

2.

3.

## 4. TOILETTE DE MARIÉE.

La toilette, en satin blanc, n'a qu'une seule jupe, se terminant par une longue traîne. La robe est disposée devant en tablier orné de volants de point d'Angleterre superposés, et relevée en pouff par derrière. Le corsage, fermé sur le dos, dessine une pointe devant ; sa garniture forme plastron et s'harmonise avec celle de la jupe ; la dentelle, encadrant le plastron, tourne sur l'encolure en manière de

fraise. Un bouquet de fleurs d'oranger orne le côté gauche du devant. Les manches, demi larges jusqu'en dessous du coude, se prolongent par une manchette évasée, fixée par un biais de satin et laissant poindre les sous-manches, bordées de point d'Angleterre. Diadème de fleurs d'oranger dans les cheveux. Voila à la juive en tulle illusion rattaché légèrement par derrière.



## VARIÉTÉS.

## BALLON.

Quelqu'un demandait à Franklin : « A quoi sert le globe areostatique ? » Il répondit : « A quoi sert l'enfant qui vient de naître ? »

## BALOURDISE.

Un bonhomme de Sivri-Hissar disait à un de ses voisins qu'il avait grand mal à un œil et lui demandait s'il ne savait pas quelque remède. Le voisin répondit : « J'avais, l'an passé, un grand mal à une dent, je la fit arracher et j'en fus guéri ; je vous conseille de vous servir du même remède. »

Le cousin de Vaugirard, qui est docteur en théologie, venant un jour de prêcher d'un village où on l'avait prié, s'en retournant. Or, allant et rêvant sur sa bête, il s'égara, et trouva un paysan auquel il demanda le chemin pour aller à Sevenière. Le paysan le reconnut, et lui dit : « Hé là, monsieur, vous êtes un homme de bien ; je vous ai ouï prêcher en notre village ; j'ai plus retenu de votre sermon que de tous les autres : je voudrais bien en avoir une demie douzaine de semblables. — Ha ! ha ! dit le paysan, le bon Dieu m'en veuille bien garder d'enseigner à un homme qui sait tout ; ha ! ha ! vous vous moquez bien de moi. Les petits enfants le savent bien ; et vous qui savez tout, ne le sauriez vous pas ? Adieu, monsieur. » Et il le laissa là.

Quand nous parlâmes à monsieur Champis d'aller à la messe de minuit : « Je ne daignerais y aller ; j'y ai été plus de cinq cents fois, » dit-il.

Le baron de Breteuil, qui fut introducteur des ambassadeurs, faisait volontiers le capable, quoique respectueux, et on se plaisait à le tourmenter. Un jour, à dîner chez M. de Pontchartrain où il y avait toujours grand monde, il se mit à parler et à décider fort hasardeusement. Madame de Pontchartrain le disputa, et pour fin lui dit qu'avec tout son savoir elle pariait qu'il ne savait pas qui avait fait le *Pater*. Voilà Breteuil à rire et plaisanter ; madame de Pontchartrain à pousser sa pointe et toujours à le ramener au fait. Il se défendit comme il put jusqu'à la fin du dîner. M. de Caumartin, qui vit son emdarras, le suit au sortir de table, et avec bonté lui souffle à l'oreille : Moïse. Au café, le baron, qui se croit bien fort, remet le *Pater*, sur le tapis ; madame de Pontchartrain alors n'eut plus de peine à le pousser à bout, et Breteuil, après des reproches du dcute qu'elle affectait, et de la honte qu'il avait d'être obligé à dire une chose si triviale, prononça magistralement que personne n'ignorait que c'était Moïse qui avait fait le *Pater*. L'éclat de rire fut universel. Chacun lui dit son mot sur sa rare suffisance ; il se brouilla avec Caumartin, et ce *Pater*, lui fut longtemps reproché.

Son ami le marquis de Gèvres n'était pas moins ignorant que le baron et se compromettait souvent avec une égale confiance. Causant un jour dans les cabinets du roi, et admirant, en connaisseur, plusieurs tableaux, entre autres des crucifiements de différents maîtres, il décida que le même en avait fait un grand nombre et tous ceux qui se trouvait là. On se

moqua de lui, et on lui nomma les peintres, dont on reconnaissait la manière. « Point du tout, s'écria le marquis, ce peintre s'appelait I. N. R. I. Ne voyez-vous pas son nom sur tous les tableaux ? » On peut imaginer ce qui suivit une si lourde bêtise.

La simplicité d'esprit de Thérèse Levasseur égalait sa bonté de cœur, c'est tout dire ; mais un exemple qui se présente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avais dit que Klupffell était ministre et chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre était pour elle un homme si singulier, que, confondant commiquement les idées les plus disparates, elle s'avisait de prendre Klupffell pour le pape. Je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrais, que le pape m'était venu voir.

Le comte de Tessé était premier écuyer de la reine Marie Leczinska. Elle estimait ses vertus, mais s'amusait quelquefois de la simplicité de son esprit.

Un jour qu'il avait été question des hauts faits militaires qui prouvaient la noblesse française, la reine dit au comte :

« Et vous, monsieur de Tessé, toute votre maison s'est aussi bien distinguée dans la carrière des armes. — Oh ! madame, nous avons été tous tués au service de nos maîtres ! — Que je suis heureuse, reprit la reine, que vous soyez resté pour me le dire ! »

Pendant la translation du corps du maréchal de Turenne, qu'on portait du musée des Augustins aux Invalides, le général Junot nous offrit deux fenêtres à l'hôtel de Salm. Lorsque le général passa devant nous avec le cortège, il nous fit un salut de préférence, qui nous fit fort regarder par nos compagnons de curiosité. La chambre réservée, les oreillers, la bergère sur laquelle était assise ma mère malade, tout cela avait fait étrangement travailler la tête de plusieurs de ces bonnes gens. Mais lorsqu'ils virent le commandant de Paris non-seulement saluer profondément ladame qu'ils observait, mais se retournant pour la saluer encore, tandis qu'elle ne répondait qu'en lui faisant un signe de la main, ils pensèrent que c'était une personne de haute distinction, et l'un d'eux dit aux autres : « C'est la veuve du maréchal. »

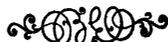
Un ancien fournisseur très-connu disait, à la dernière représentation du ballet de *Télémaque* (en 1815) : « C'est singulier comme les auteurs volent ! Vous ne croiriez pas que je viens de lire un roman qu'on a fait sur ce ballet. »

Un jour qu'il passa une revue sur la place Bellecour à Lyon, le général Gastellane arrête court son cheval devant un soldat, place son monocle dans l'œil, et d'une voix brève :

« De quel département es-tu ? »

Le soldat ahuri, éperdu, se trouble, blêmit, et d'une voix étranglée balbutie ces mots :

« Général, je suis innocent. »



## PIERRES PRECIEUSES.

Les caractères par lesquels on doit distinguer les vraies pierres précieuses de toutes les autres pierres transparentes sont la densité, la dureté, l'infusibilité, l'homogénéité et la combustibilité; elles n'ont qu'une simple réfraction, tandis que toutes les autres, sans aucune exception, ont au moins une double réfraction, et quelquefois une triple, quadruple, etc. Ces pierres précieuses sont en très-petit nombre; elles sont spécifiquement plus homogènes et beaucoup plus dures que tous les cristaux et les spaths; leur réfraction simple démontre qu'elles ne sont composées que d'une seule substance, d'égale densité dans toutes ses parties, au lieu que les cristaux et tous les autres extraits des verres primitifs et des matières calcaires, pures ou mélangées, ayant une double réfraction, sont évidemment composés de lames ou couches alternatives de différente densité: nous avons donc exclu du nombre des pierres précieuses les améthistes, les topazes de Saxe et du Brésil, les émeraudes et péridots qu'on a jusqu'ici regardés comme telles, parce que l'on ignorait la différence de leur origine et de leurs propriétés. Nous avons démontré que toutes ces pierres ne sont que des cristaux et des produits de verres primitifs dont elles conservent les propriétés essentielles: les vraies pierres précieuses, telles que le diamant, le rubis, la topaze et le saphir d'Orient, n'ayant qu'une seule réfraction, sont évidemment homogènes dans toutes leurs parties, et en même temps elles sont beaucoup plus dures et plus denses que toutes ces pierres qui tirent leur origine des matières vitreuses.

On savait que le diamant est de toutes les matières transparentes celles dont la réfraction est la plus forte, et M. l'abbé Rochon, a observé qu'il en est de même des rubis, de la topaze et du saphir d'Orient; ces pierres, quoique plus denses que le diamant, sont néanmoins également homogènes, puisqu'elles ne donnent qu'une simple réfraction. D'après ces caractères qu'on n'aurait pas saisis, quoique très-essentiels, et mettant pour un moment le diamant à part, nous nous croyons fondé à réduire les vraies pierres précieuses aux variétés suivantes, savoir: le *terubis* proprement dit, le *rubis-balais*, le *rubis-spinelle*, la *vermeille*, la *topaze*, le *saphir* et le *girasol*; ces pierres sont les seules qui n'offrent qu'une simple réfraction. Le *balais* n'est qu'un rubis d'un rouge plus foncé: la *vermeille* n'est aussi qu'un rubis dont le rouge est mêlé d'orangé, et le *girasol* un saphir dont la transparence est nébuleuse, et la couleur bleue teinte d'une nuance du rouge: aussi les rubis, topazes et saphirs n'ayant qu'une simple réfraction, et étant en même temps d'une densité beaucoup plus grande que les extraits des verres primitifs, on doit les séparer des matières transparentes vitreuses, et leur donner une tout autre origine.

Et quoique le grenat et l'hyacinthe approchent des pierres précieuses par leur densité, nous n'avons pas cru devoir les admettre dans leur nombre, parce que ces pierres sont fusibles, et qu'elles ont une double

réfraction assez sensible pour démontrer que leur substance n'est point homogène, et qu'elles sont composées de deux matières d'une densité différente; leur substance paraît aussi être mêlée de parties métalliques. On pourra me dire que les rubis, topazes, saphirs, et même les diamants colorés ne sont teints, comme le grenat et l'hyacinthe, que par les parties métalliques qui sont entrées dans leur composition; mais nous avons déjà démontré que ces molécules métalliques qui colorent les cristaux et autres pierres transparentes sont en si petite quantité, que la densité de ces pierres n'en est point augmentée. Il en est de même des diamants de couleur, leur densité est la même que celles des diamants blancs; et ce qui prouve que dans les hyacinthes et les grenats, les parties hétérogènes et métalliques sont en bien plus grande quantité que dans ces pierres précieuses, c'est qu'ils donnent une double réfraction: ces pierres sont donc réellement composées de deux matières de densité différente et elles auront reçu non-seulement leur teinture comme les autres pierres de couleur, mais aussi leur densité et leur double réfraction par le mélange d'une grande quantité de particules métalliques. Nos pierres précieuses blanches ou colorées, n'ont au contraire qu'une seule réfraction: preuve évidente que la couleur n'altère pas sensiblement la simplicité de leur essence. La substance de ces pierres est homogène dans toutes ses parties; elle n'est pas composée de couches alternatives de matière plus ou moins dense, comme celle des autres pierres transparentes, qui toutes donnent une double réfraction.

La densité de l'hyacinthe, quoique moindre que celle du grenat, surpasse encore la densité du diamant; on pourrait donc mettre l'hyacinthe au rang des pierres précieuses, si sa réfraction était simple et aussi forte que celle de ces pierres; mais elle est double et faible, et d'ailleurs sa couleur n'est pas franche: ainsi ces imperfections indiquent assez que son essence n'est pas pure. On doit observer aussi que l'hyacinthe ne brille qu'à sa surface et par la réflexion de la lumière, tandis que les vraies pierres précieuses brillent encore plus par la réfraction intérieure que par le reflet extérieur de la lumière. En général, dès que les pierres sont nuageuses et même chatoyantes, leurs reflets de couleurs ne sont pas purs, et l'intensité de leur lumière réfléchie ou réfractée est toujours faible, parce qu'elle est plutôt, dispersée que rassemblée.

On peut donc assurer que le premier caractère a des vraies pierres précieuses et la simplicité de leur essence, ou l'homogénéité de leur substance qui se démontre par leur réfraction toujours simple, et que les deux autres caractères qu'on doit réunir au premier sont leur densité et leur dureté, beaucoup plus grandes que celles d'aucun des verres ou matières vitreuses produites par la nature: on ne peut donc pas soutenir que ces pierres précieuses

tirent leur origine, comme les cristaux, de la décomposition de ces verres primitifs, ni qu'elles en soient des extraits; et certainement elles proviennent encore moins de la décomposition des spaths calcaires dont la densité est à peu près la même que celles des verres primitifs, et qui d'ailleurs se réduisent en chaux, au lieu de se fondre ou de brûler. Ces pierres précieuses ne peuvent de même provenir de la décomposition des spaths fluors, dont la pesanteur spécifique est à peu près égale à celle des schorls, et je ne vois dans la nature que les spaths pesants dont la densité puisse se comparer à celle des pierres précieuses: la plus dense de toutes est le rubis d'Orient, dont la pesanteur spécifique est de 42833; et celle du spath pesant, appelé *Pierre de Bologne*, est de 44409; celle du spath pesant octaèdre est de 4471: on doit donc croire que les pierres précieuses ont quelque rapport d'origine avec ces spaths pesants, d'autant mieux qu'elles s'imbibent de lumière et qu'elles la conservent pendant quelque temps comme les spaths pesants. Mais ce qui démontre invinciblement que ni les verres primitifs, ni les substances calcaires, ni les spaths fluors, ni même les spaths pesants n'ont produit les pierres précieuses, c'est que toutes ces matières se trouvent à peu près également dans toutes les régions du globe; tandis que les diamants et les pierres précieuses ne se rencontrent que dans les climats les plus chauds: preuve certaine que de quelque matière qu'elles tirent leur origine, cet excès de chaleur est nécessaire à leur production.

Mais la chaleur réelle de chaque climat est composée de la chaleur propre du globe et de l'accession de la chaleur envoyée par le soleil; l'une et l'autre sont plus grandes entre les tropiques que dans les zones tempérées et froides: la chaleur propre du globe y est plus forte, parce que le globe étant plus épais à l'équateur qu'aux pôles, cette partie de la terre a conservé plus de chaleur, puisque la déperdition de cette chaleur propre du globe s'est faite, comme celle de tous les autres corps chauds, en raison inverse de leur épaisseur. D'autre part, la chaleur qui arrive du soleil avec la lumière est, comme

l'on sait, considérablement plus grande sous cette zone torride que dans tous les autres climats; et c'est de la somme de ces deux chaleurs toujours réunies qu'est composée la chaleur locale de chaque région. Les terres sous l'équateur jusqu'aux deux tropiques souffrent par ces deux causes un excès de chaleur qui influe non-seulement sur la nature des animaux, des végétaux et de tous les êtres organisés, mais agit même sur les matières brutes, particulièrement sur la terre végétale, qui est la couche la plus extérieure du globe: aussi les diamants, rubis, topazes et saphirs ne se trouvent qu'à la surface ou à de très-petites profondeurs dans le terrain de ces climats très-chauds; il ne s'en rencontre dans aucune autre région de la terre. Le seul exemple contraire à cette exclusion générale est le saphir du Puy-en-Velay, qui est spécifiquement aussi et même un peu plus pesant que le saphir d'Orient, et qui prend, dit-on, un aussi beau poli; mais j'ignore s'il n'a de même qu'une simple réfraction, et par conséquent si l'on doit l'admettre au rang des vraies pierres précieuses dont la plus brillante propriété est de réfracter puissamment la lumière et d'en offrir les couleurs dans toute leur intensité: la double réfraction décolore les objets et diminue par conséquent plus ou moins cette intensité dans les couleurs, et dès lors toutes les matières transparentes qui donnent une double réfraction ne peuvent avoir autant d'éclat que les pierres précieuses dont la substance ainsi que la réfraction sont simples.

#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Que de découvertes utiles ne doit-on pas à la chimie?

Queue de D couverte *ut ille* — œud — doigt — pas A lache I — Mi?

Le Revd. M. Venant Charest est le seul qui ait découvert ce rébus.

#### RÉBUS.

